

CHEZ LES FLAMANDS

A l'amabilité flamande, les Allemands répondent par la barbarie. — A Tongres. — La bataille de Haelen : un échec allemand. — Les aventures d'une bicyclette. — Arrêté ! — L'odyssée tragique du bourgmestre de Canne. — Chez Bacchus. — On me jette en prison. — Conversation avec deux otages. — En Conseil de guerre. — A Riemst : de l'indulgence à la haine.

Malgré mes expéditions à Liège, je trouvais pourtant encore le temps de pousser jusqu'à Tongres, afin de découvrir où pouvaient bien se rendre ces troupes qui avaient passé la Meuse près de Lixhe.

Ce qui me parut réellement bizarre ce fut la conduite amicale que les Flamands avaient adoptée vis-à-vis des Allemands.

Ils condamnèrent bien certainement la violation de la neutralité et chaque famille était fière d'avoir un fils qui combattait pour la patrie, mais pourtant ils jugeaient les soldats allemands d'une façon moins dure, ayant même parfois des mots de pitié pour ces malheureux qui n'avaient pas demandé non plus cette affreuse guerre, et étaient obligés de suivre les ordres de leurs chefs.

Les Allemands se firent beaucoup de tort en

opposant à l'amabilité du peuple leurs exploits barbares.

Les premiers jours de l'occupation à Tongres, la conduite des Allemands fut très convenable, malheureusement cela ne devait pas durer, car bientôt ils semèrent également la terreur dans cette contrée.

Un soir, vers la mi-août, plusieurs habitants furent fusillés et une douzaine de maisons, situées sur la route de Maastricht, furent incendiées.

Dans la ville même, on cassa les vitrines des magasins, après quoi une scène de pillage eut lieu. Cela suffit pour enlever aux soldats allemands toutes les sympathies qu'ils avaient en cette ville.

Vers le 12 août, j'allai seul pour la première fois à Tongres. Aux abords de l'hôtel de ville, je remarquai des soldats allemands.

Je voyais continuellement passer par la grande porte, se trouvant sous les marches de l'hôtel de ville, des civières et des brancards, ramenant les blessés de la bataille de Haelen qui, alors, faisait rage.

A midi, les Allemands avaient quitté Tongres pour se diriger vers Haelen.

Ils avaient reçu l'ordre d'attaquer les tranchées belges situées autour de ce village. A cet effet, la cavalerie devrait prendre l'offensive. En un clin d'œil elle fut absolument fauchée par les mitrailleuses belges, soigneusement dissimulées, ainsi que par la fusillade meurtrière des soldats couchés dans les tranchées.

Les Allemands subirent là un violent échec, ce qui les exaspéra.

A peine m'étais-je éloigné de quelques centaines de mètres de Tongres, que je rencontraï une division de la Croix-Rouge dont les ambulances regorgeaient de blessés, revenant de Haelen. Des cavaliers accompagnaient ce triste cortège. L'on m'arrêta et m'ordonna de rebrousser chemin craignant une poursuite vers Tongres de la part des Belges. Je trouvai les résultats de cette bataille des plus intéressants et désirai ardemment les communiquer aussitôt que possible à mon journal.

Jusqu'à ce moment, j'avais accompli mes raids à pied : c'était le seul moyen de locomotion que les Allemands ne pourraient saisir. Cependant, je voulus risquer d'aller à bicyclette.

J'allai visiter tous les marchands de bicyclettes, tâchant de trouver une vieille machine, en échange d'une petite somme d'argent.

— Madame, vous aurez sans doute bien une bicyclette à vendre ?

— Non, je n'ai rien à vendre !

Dans le magasin suivant, je ne réussis guère mieux et reçus pour toute réponse :

— Je ne vends pas de bicyclettes aux Allemands !

— Mais, ma bonne dame, je ne suis pas Allemand, je suis Hollandais, et désire...

— Monsieur, votre accent me dit suffisamment que vous êtes Allemand, et si du reste vous étiez Hollandais vous ne vous risqueriez pas à bicy-

clette. Quand vous viendrez ici pour les réquisitionner, je livrerai le tout, parce que, contre la force, il n'y a pas de résistance, mais jamais je ne vous en vendrai de plein gré.

La bonne femme paraissait si persuadée, que je ne me donnai pas la peine d'insister ; je me rendis chez un aubergiste et tout en consommant quelques petits verres, je lui fis part de mes déceptions et lui exhibai mes papiers.

L'homme parut plus confiant et me procura l'adresse d'un marchand, où je trouvai mon affaire moyennant 22 francs.

En somme, c'était plus facile de marcher ainsi qu'à pied, et l'idée me vint de me rendre jusqu'à Liège pour voir où en étaient les forts.

Après avoir pris différents chemins d'intérieur, et m'être égaré plus d'une fois, je parviens à une localité située en face de Jupille, et d'où débouche, au grand trot, une patrouille de uhlands.

De loin, ils me font signe d'arrêter, ce que je fais instantanément. Deux hommes mettent pied à terre, et sans même demander qui je suis ou ce que je fais, saisissent brutalement leurs couteaux et crèvent mes pneus en différents endroits.

Gesticulant et menaçant, ils me gratifient encore de quelques grossièretés et, se remettant en selle, ils s'éloignent comme ils étaient venus.

Tout désappointé, je traîne ma triste bécane, quand surgit une seconde patrouille, plus cruelle encore, qui me la démantibule entièrement.

Faute de grives... je me sers de mes jambes qui, après des heures et des heures, me ramènent

à la frontière hollandaise, tout près de Oud-Vroenhoven. Je suis alors arrêté par un fonctionnaire qui me demande mes papiers. Je lui sors mon grand passeport pour l'étranger.

Consterné, l'homme regarde attentivement le papier et conclut qu'il est impossible que je sois Hollandais, car je possède un passeport étranger.

Evidemment, ce passeport était rédigé en français, ce dont le brave homme ne connaissait pas un traître mot. Je lui expliquai que ce passeport était le meilleur que le gouvernement hollandais pût donner, qu'il m'avait coûté 6 fl. 75, que j'étais correspondant du *Tijd*, etc., etc. Rien ne parut le convaincre, et, tenant la preuve évidente précieusement serrée dans ses mains, il me conduisit au corps de garde. Entouré d'un cortège de curieux, qui stationnaient constamment à la frontière, je fus donc mené au poste, qui se trouvait à une respectable distance de la frontière. Là, je pus entendre les différentes suppositions faites par la foule à mon sujet. De temps à autre je saisissais clairement les mots : Prussien, boche, déserteur, franc-tireur, espion, etc., etc.

Aussitôt introduit, un soldat, baïonnette au canon, vint se poster devant la porte. Le fonctionnaire remit mon passeport français au lieutenant qui parut l'étudier attentivement ; puis, vint l'interrogatoire.

— Vous êtes journaliste, dites-vous ?

— Oui, mon lieutenant.

— A quel journal ?

— Au *Tijd*, mon lieutenant, voici ma carte de presse !

— Le *Tijd*, dans quelle ville est-il imprimé ?

— A Amsterdam.

— Quelle rue ?

— N. Z. Voorburgwal !

— Bien, vous pouvez aller.

Après m'avoir frayé un passage à travers la masse de curieux qui stationnait toujours devant la maison, je pus enfin reprendre la route de Maastricht.

Quelques jours après, je dus me rendre à Canne, petit village situé au sud de Maastricht, où fut commis un horrible crime la nuit du 18 août.

Canne est habité par de calmes et braves Flamands qui, certes, ne seraient pas capables de faire du mal à qui que ce soit. Le brave bourgmestre s'occupait, du reste, depuis plusieurs jours, de rassurer la population en lui disant : « Ne vous souciez de rien, j'arrangerai bien toutes les choses. Je les inviterai à venir prendre un bon verre de vin et vous verrez comme ils seront aimables. »

Ainsi dit, ainsi fait ; quelques officiers étaient venus, plusieurs jours de suite, déguster ses meilleurs vins, quand, le 18 août, au soir, vint à passer par le village une colonne de ravitaillement. Soudain, le browning d'un des soldats assis sur les derniers fourgons se décharge. Cela suffit à produire une panique parmi les soldats, qui se jettent immédiatement sur leurs fusils et tirent des coups de feu dans toutes les directions.

Fort heureusement, personne n'est touché.

Quelques soldats ivres se dirigent vers la maison du bourgmestre ; à peine la dame a-t-elle ouvert la porte, que les barbares lui brûlent la cervelle ! La balle vint se loger dans le mur faisant face à la porte : j'en constatai la marque le lendemain matin. Après leur crime, les soldats semblent s'être acharnés à coups de crosse sur leur victime, car le mur était éclaboussé de sang. Ne se contentant pas d'avoir assassiné la femme du bourgmestre, les sauvages se jetèrent sur M. Derricks, avocat, sénateur provincial, qui avait fui Rolanche avec sa femme et ses sept enfants, espérant être en sécurité dans ce village de la frontière et qui trouva le plus charmant accueil chez le bourgmestre, M. Poswick. Le pauvre homme fut transpercé d'un coup de baïonnette et tomba mort. Sa malheureuse femme, qui tentait de se réfugier dans la cave, se cassa la jambe.

Lors de ma visite, on voyait encore dans la maison toutes les traces des horreurs qui y avaient eu lieu.

Les rideaux portaient les marques de commencement d'incendie, les meubles avaient été vidés et le cristal brisé ; les statuettes gisaient en pièces sur le plancher, toutes les vitres avaient été défoncées. Sur le seuil de la porte, je ramassai une douille et la conservai précieusement, car ce doit être la balle qui tua M^{me} Poswick.

Ce drame affreux se produisit à cinq mètres tout au plus de la frontière hollandaise. Les sol-

dat hollandais, de faction sur la route frontière, durent prendre des précautions pour ne pas être atteints par la sauvage fusillade allemande. Ils s'abritèrent derrière un mur qui fut en peu de temps criblé de balles.

Après ces exploits, les soldats prussiens dégustèrent joyeusement les vins délicieux qu'ils avaient trouvés dans la cave du bourgmestre, puis reprirent enfin la route de Tongres.

Il paraîtrait cependant que les soldats s'étant rendu coupables de ce forfait, ont été condamnés et exécutés à Aix-la-Chapelle. Et le *Tijd* du 31 août 1914 publiait ces mots : « Pourtant, ces hommes n'étaient guère plus coupables que les généraux qui ordonnèrent la destruction de villes entières et fusillèrent des centaines de personnes, crimes couverts par le gouvernement prussien. »

* * *

Le jeudi 20 août, je me décidai à retourner de nouveau à Tongres.

Les Allemands ayant barré la grand route, près de la frontière hollandaise, je dus faire un grand détour, traînant ma bicyclette par-dessus la montagne par la chaleur intense; ce n'était pas chose facile.

Du haut de la montagne, j'eus un coup d'œil grandiose sur toute la contrée environnante, ce qui me permit de constater que les Allemands avaient concentré leurs troupes près de Riemst. Evidemment, j'allai les voir.

Je me dirige alors vers le village de Canne, où je rencontre quelques pauvres paysans qui tâchent de conduire leur bétail en Hollande. Ces malheureux, dont la fortune consistait, le plus souvent, en deux ou trois vaches, s'étaient vus obligés d'en céder déjà la moitié aux Allemands. Après Canne, je coupe à travers champs vers la route de Riemst.

Les premiers postes allemands furent assez coulants.

— Ah ! me dirent-ils. Vous êtes Hollandais ? En ce cas, nous sommes des amis, car la Hollande reste neutre, n'est-ce pas ? Quelles nouvelles de votre pays ? Etes-vous en guerre avec l'Angleterre ?

Toutes ces nouvelles me furent demandées après l'examen de mes papiers. Ayant répondu à toutes leurs questions, je pus poursuivre ma route. Soudain, surgit un officier qui me fait signe d'arrêter et demande mes papiers. Après un court examen, il somme deux soldats de me conduire auprès du commandant de Riemst. Ce fait suffit à changer immédiatement la tenue des soldats. Ils me jettent des regards méfiants, et, bien souvent, je dois entendre des remarques très grossières.

Dès l'instant où je ralentis le pas, je suis brutalement saisi par le bras et... légèrement secoué !

Pourtant, je ne vois pas trop les choses en noir, me disant qu'un minutieux examen de mes papiers suffira à me faire rendre la liberté.

A Riemst, mon gardien me fait entrer dans une

grande ferme — pour mieux dire, il m'y pousse.— Je me trouve face à face avec les « grands seigneurs ! » qui s'y sont installés aussi confortablement que possible. Des tableaux et des gravures avaient été jetés par terre, et les nombreuses bouteilles de vin prouvaient également que Bacchus avait été très fêté, et le serait probablement encore.

Le commandant et ses lieutenants paraissaient très affairés et discutaient en gesticulant, étudiant une carte des routes dépliée sur la table.

Le soldat les informa qu'il avait été chargé par le lieutenant X. Y... (je ne pus saisir le nom !) de me conduire au poste. Ce dernier me toisa et me dit :

— Qui êtes-vous ?

— Commandant, je s...

— Que venez-vous faire ici ?

— Commandant, je suis journaliste holl...

— Quoi ! Hollandais ? Vous venez sans doute explorer les lieux, voir le nombre de troupes que nous avons ici, n'est-ce pas ? Et puis ?

— Commandant, veuillez avoir l'obligeance de contrôler mes papiers !

— Papiers ! papiers ! Vous en avez tous, des papiers ! Ces gens qui tiraient sur nos troupes reviennent également de la Hollande, munis de papiers, afin de recommencer de plus belle ! Je les examinerai tantôt. Soldats ! Enfermez toujours cet homme.

Le commandant désigna du doigt deux hommes qui m'empoignèrent et me conduisirent dans une

petite chambre où, à mon grand étonnement, je trouvai un prêtre et un paysan, sous la garde de deux soldats, revolver au poing.

A peine la porte s'est-elle refermée que mon âme de journaliste se réveille en moi. J'entame la conversation avec mes co-détenus, qui, eux, paraissent très peu enclins à cette distraction. J'en comprends bien la cause.

Avant de répondre à mes questions, ils jettent toujours un regard méfiant vers nos gardiens, ce qui me prouve qu'ils ne se hasarderaient guère à me donner les détails demandés. Après maintes questions, j'apprends que ce prêtre est le curé du village et son compagnon, le bourgmestre, pris tous les deux comme otages. Ils payeront de leur vie les moindres actes de révolte commis par les villageois. Je me contente de ces renseignements, me rendant compte que plus de questions seraient désagréables à ces malheureux.

Blotti dans le coin de la chambrette, je me mets à réfléchir, et me demande quel sera mon sort ?

Ma situation momentanée n'est guère des plus agréables, cependant je me dis que tantôt ces messieurs trouveront bien l'occasion d'examiner mes papiers.

Une chose, pourtant, me tracasse : j'ai dans ma poche un plan des positions allemandes et françaises dessiné d'après les dernières nouvelles. Si l'idée de me fouiller les prenait ? Cela pourrait entraîner de fâcheuses conséquences ! Je passe trois longues heures dans cette chambrette ; per-

sonne ne souffle mot ! Enfin, je suis mandé devant le Conseil de guerre !!

— Ah ! Montrez-nous, maintenant, vos papiers ?

Après leur avoir passé mes papiers d'identité, qui furent minutieusement examinés par plusieurs officiers, je lus sur leur visage que les choses tourneront au mieux !

— Ah ! Vous êtes journaliste ? Et que venez-vous faire par ici ?

— Oui, mon commandant, je venais, pour autant qu'il m'est permis par l'autorité allemande, suivre les opérations militaires afin de les communiquer à la population hollandaise, qui s'y intéresse beaucoup.

— Tiens ! Tiens ! Et avez-vous déjà pris quelques notes ?... Oui ? Montrez-moi ?

Les affaires paraissaient de nouveau tourner à mal, et, d'un geste peu rassuré, je lui tends mon bloc-notes.

— Impossible de déchiffrer cela ! Mais pouvez-vous bien le lire vous-même ? Oui ? Moi, je n'y comprends rien. Veuillez nous le traduire.

Cela changea la face des choses. Je me mis à traduire, mais en me permettant de glisser sur quelques points un peu délicats ; et, pendant que je censurais mes propres écrits, je vis l'horizon s'éclaircir.

— C'est bon, fut le verdict ! Mais souvenez-vous qu'il est défendu de publier le nombre et le nom des troupes que vous avez rencontrées par ici.

— Bien, mon commandant !

— Ne dites pas non plus que nous vous avons arrêté ici, car cela n'était pas notre intention ; mais là, tout à l'heure, nous n'avions pas le temps d'inspecter vos papiers... Et que sait-on, en Hollande, des dernières nouvelles concernant la guerre ?

— Commandant, hum ! pas grand'chose. Les nouvelles, vous les connaissez probablement aussi : par exemple, le Japon vient de déclarer la guerre à l'Allemagne ; les Russes ont envahi la Prusse Orientale ; les Français ont eu des succès en Alsace ; la flotte allemande a perdu quelques navires...

— Quoi ? Taisez-vous ! Ce sont, évidemment, des nouvelles mensongères, communiquées par Reuter ! Le Japon déclarerait plutôt la guerre à la Russie qu'à nous, les Allemands !

— Possible. Mais Wolff vient de confirmer ces nouvelles.

— Non, non, non ! C'est impossible. Et puis, si même c'était vrai, nous ne craignons pas les Japonais. Ecrivez seulement à votre journal que nous ne craignons personne, à part les Monténégrins ! Vous pouvez également dire à vos lecteurs que les Hollandais feraient mieux de ne plus passer la frontière ; nous allons prendre, en effet, des mesures beaucoup plus sévères, car nous avons constaté que ces gens qui ont fui Visé et ses environs, et ont passé en Hollande, reviennent, munis de passeports, pour tirer encore sur nos troupes. Maintenant, vous pouvez égale-

ment retourner, et aussi vite que possible, à Maastricht !

— Commandant, en ce cas, ne pourriez-vous pas me délivrer un petit passeport, car sans cela on pourrait encore m'arrêter ?

— Soit.

L'officier me délivre un passeport ! Et le même supérieur qui venait de me défendre de citer le nom des troupes se trouvant à Riemst, pose un cachet qui, avec l'aigle royal, porte ces mots :

« *Königl. Preussisches 8. reserve inf. regt. II bataillon.* »

Cela confirmait les rumeurs qui circulaient depuis plusieurs jours. Les troupes qui avaient commis les actes de barbarie à Visé et aux environs, étaient des troupes de réserve beaucoup moins disciplinées que les jeunes troupes des premiers jours.

Malgré l'ordre que j'avais eu de rentrer immédiatement à Maastricht, je m'arrêtai de-ci, de-là, afin d'échanger quelques mots avec les habitants de Riemst. A peine y avait-il huit jours que j'avais visité le même village, mais quelle différence !

L'autre jour, les gens me certifiaient que les « Prussiens » n'étaient pas si méchants, que, du moment qu'on était bon pour eux, ils vous rendaient la pareille !

Mais, aujourd'hui, leur voix rauque traduit la haine, une haine profonde. C'est à peine s'ils peuvent se contenir, et ils tremblent de rage quand ils prononcent le mot « Allemand ».

Tout ce qui représentait leur fortune leur a été enlevé : chevaux, vaches, moutons, chariots, bicyclettes, tout, tout, tout ! Dans certains cas, on leur a délivré un petit bon remboursable après la guerre.

La nuit, les soldats allemands dorment dans les chambres et les salles des cafés, pendant qu'ils enferment les habitants, hommes, femmes, enfants, malades et nourrissons, dans les caves et les granges.

N'est-ce pas pousser les gens à partir en francs-tireurs ?

Je ne pus reprendre la route à bicyclette et laissai celle-ci dans l'auberge qui forme angle au croisement des routes de Tongres et de Riemst.

Deux jours après, les Allemands en enlevèrent les pneus.

Tout le chemin conduisant vers la Hollande était parsemé de bouteilles vides.

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges**. Récits des témoins, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTRÉE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50
- Blessé, Captif, Délivré**. Mémoires de guerre, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par M^{me} Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré 2 50
- Reliques sacrées**. Lettres ouvertes sur des tombes, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Coq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

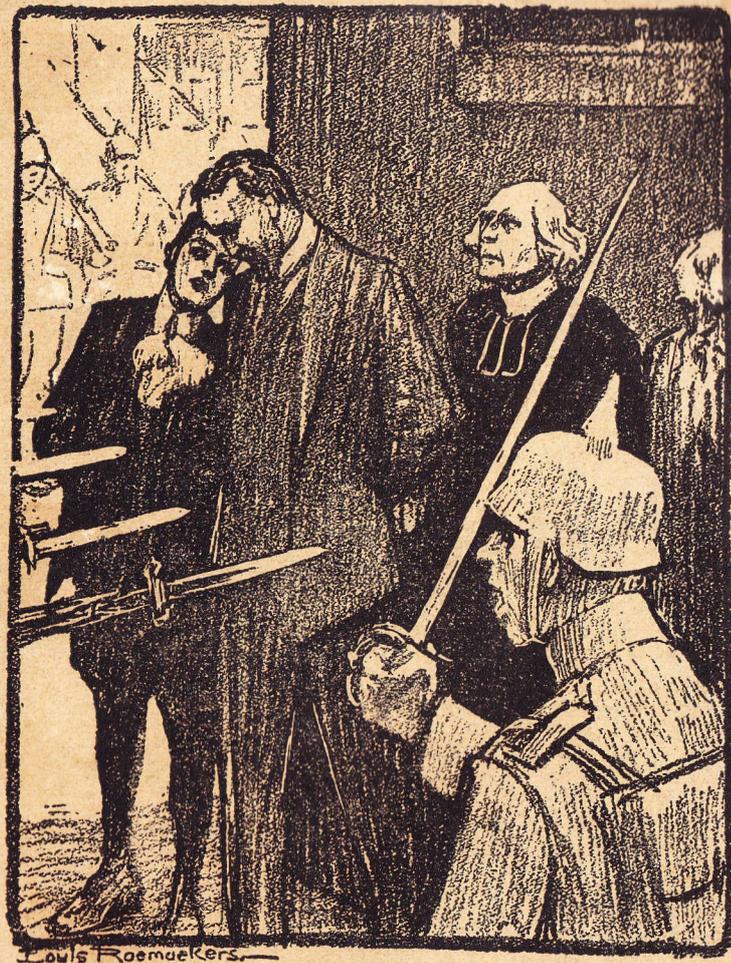
Témoignage
d'un
Neutre



BLOUD
et
GAY

PARIS
BARCELON

L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE
Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

L'invasion
de la
BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. A Liège et dans les environs.	7
II. La destruction de Visé.	69
III. Francs-tireurs	85
IV. Chez les Flamands.	95
V. Liège après l'occupation.	111
VI. La destruction de Louvain.	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur	155
VIII. De Maastricht à la frontière française ; la destruction de Dinant.	165
IX. Sur les champs de bataille.	181
X. Autour de Bilsen.	189
XI. Le siège d'Anvers.	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais.	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser.	257
